

CHAPITRE XVII

PÉTRUS BOREL

En 1845, alors que s'agissait dans les bureaux de *l'Artiste* une bande gaie et tapageuse à laquelle Arsène Houssaye ouvrait les portes de sa Revue, je me rappelle un personnage mélancolique qui, debout devant la cheminée, parlait gravement.

C'était Pétrus Borel. Un nom éclatant des anciens jours pour cette folle jeunesse qui rimait et contait en chantant.

Pétrus Borel faisait partie du petit groupe d'écrivains : Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Alphonse Esquiros, amis d'Arsène Houssaye ; mais, en même temps que ses anciens camarades, le directeur de *l'Artiste* avait su attirer à lui une jeune garde tant soit peu indisciplinée : Henry Murger, Charles Monselet, Baudelaire et bien d'autres, sans compter les poètes, presque aussi nombreux que les grains de sable de la mer.

Dans cette Revue qui, jusqu'en 1850, fut un salon ouvert l'après-midi aux impatiences des uns, à la sérénité des autres, les relations entre les anciens et les nouveaux furent de bonne camaraderie. Rien qui rappelât la malsaine influence des bureaux de rédaction de journaux : en plein quai Malaquais, dans l'hôtel Pellaprat, un des plus importants du quartier, au milieu d'une belle galerie du rez-de-chaussée dont les fenêtres s'ouvraient sur la Seine, arrivaient, pour causer plus que pour écrire, ceux qui avaient donné des gages à la littérature, ceux qui aspiraient à les imiter.

Ce fut là que j'aperçus une seconde fois Pétrus Borel dont

le nom retentissait à mes oreilles comme le son d'une trompette. Pétrus Borel le lycanthrope, l'auteur de *Madame Putiphar*, le biographe des croque-morts, le beau Pétrus Borel était de ces personnages « fatals » qui s'imposent à la jeunesse et lui apparaissent avec le nimbe d'une réputation bizarre.

Il n'en était plus tout à fait ainsi en 1845. L'étrangeté du poète s'était quelque peu décolorée aux yeux des astronomes parisiens qui constatent les étoiles filantes du monde intellectuel. Les *Rhapsodies*, les *Contes du Lycanthrope*, *Madame Putiphar* elle-même, malgré son titre, n'avaient pu triompher de l'indifférence du public. A *l'Artiste* Pétrus Borel publiait des articles tout à fait singuliers : un pastiche de Montaigne (Montaigne et Pétrus Borel!!!), une étude sur *la Chaussure chez les anciens et les modernes???* De tels sujets n'étonnaient plus. La signature de l'écrivain devenait insuffisante pour faire passer ces caprices.

« La caisse de *l'Artiste*, a dit quelque part Monselet, était plus bourrée de roses que d'écus. » Nous nous contentions volontiers, nous jeunes, d'une poignée de roses, et quand un louis égaré, extrait des profondeurs de cette caisse fantastique, nous permettait d'aller nous ébattre, en compagnie de nos amies, sous les ombrages d'Aulnay ou de l'île du Bas-Meudon, une si mince rémunération n'était pas à la hauteur d'un personnage de la réputation de Pétrus Borel; aussi disparut-il de cet endroit trop poétique pour chercher sa vie dans la fondation de petits journaux : n'y trouvant la gloire ni la fortune, il fut forcé d'accepter un poste au delà des mers, dans l'administration de l'Algérie.

Tel je cherche à revoir dans l'ombre de mes vingt ans, de mes lectures, de mes souvenirs, ce Pétrus Borel, forçant l'étrangeté pour dissimuler peu d'imagination, se présentant en « loup » dans la civilisation, goguenard très travaillé, sans cesse en quête

de sujets étonnans, voulant attirer l'attention du public par son orthographe, n'écrivant toutefois qu'avec peine de bizarres récits en prose, prêts jadis, dont les vers étaient hémistes et masculins, à la tête austère d'un groupe d'arabes à longs crins qui avaient laissé leurs cheveux dans les vains de l'occasion. Une mystère coiffure à la malabaraise, une admirable barbe que jalousait Théophile Gautier, un habit noir boutonné sévèrement jusqu'au col, avec adjonctions à In Marat, avaient fait remarquer dans sa jeunesse l'homme par les Parisiens. Le plus clair de la réputation de Pétrus Borel n'était-il pas dû à son fameux portrait de Louis Boulanger, dont le modèle se présentait, noir et sérieux, sur le voyage, avec un vague reste

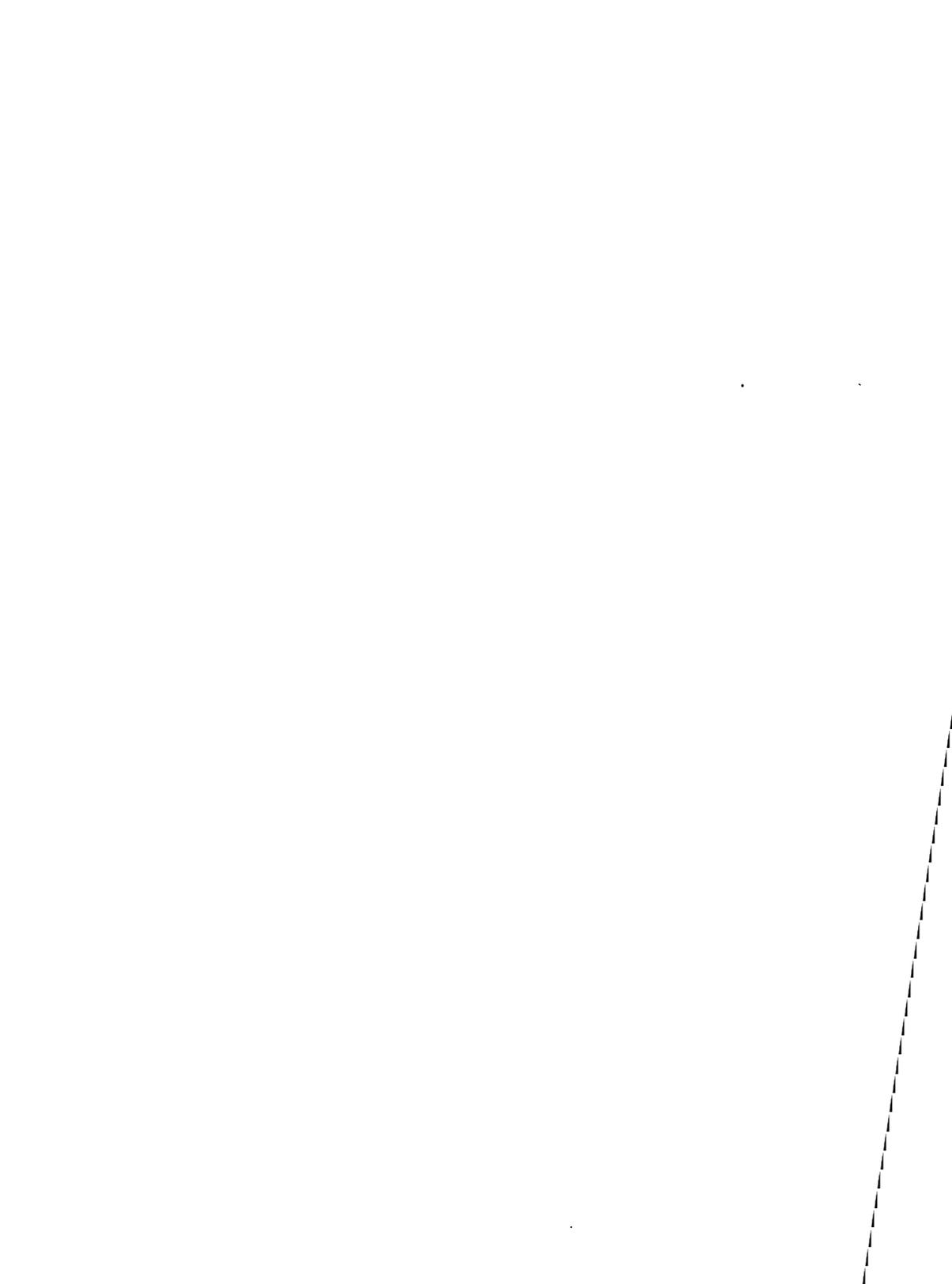
Les motifs particuliers au lycanthrope, les oraisons de Morgue et de pompes funèbres déteignirent momentanément sur quelques débutants. Houdelaine et moi-même tout le premier. La jeunesse se regarde comme prodigieusement avancée de jouer avec les sujets macabres; elle se donne pour très hardie et se complait dans ce qu'elle croit une étrangeté, sans s'inquiéter de la somme de rosbif, de pain qui forment la trame de productions en apparence bizarres. Au début on ne goûte pas le charme du naturel, de la simplicité, dont la clarté et la transparence demandent plus d'études que de faciles oppositions de noir et de blanc et d'images ambigües.

Malgré ses efforts, Pétrus Borel ne fit pas école. Heureusement. Sa jacobinisme qu'il apportait dans ses écrits et qui est tout de fantaisie, la liberté de Diderot que l'auteur des *Rhapsodies* réclame pour son art, les néologismes qu'il comptait mettre en circulation, les ricas de Fracasse jetés à la dose des « flasques » et des « gazettes », tout cela put étonner un moment et servir de prétexte à des préfaces guerroyantes; tout cela, sans quelques



OF IAN PORRI.

par Louis Boulanger, d'après l'aquarelle de Colonel Nassau 1854.



élans, quelques cocasseries, n'a guère plus de valeur aujourd'hui que les fameux « beaux vers frappés » par les auteurs de tragédies du premier empire.

Pétrus Borel, à bien chercher, a laissé quelques pages ; mais son œuvre, à cinquante ans de distance, ne me paraît pas viable. On peut réimprimer, pour répondre aux désirs de quelques bibliophiles attardés, certains de ses livres, devenus rares ; on ne les fera pas sortir du domaine de la « curiosité ».

Pétrus Borel n'en reste pas moins, physiquement, un spécimen très accentué du romantisme. Comédien habile, il s'était composé une tenue tout à fait particulière ; son masque avait été soigneusement travaillé dans le silence du cabinet avant de se profiler devant le public.

M. Jal rapporte dans son livre des *Causeries du Louvre*¹ qu'un certain Napoléon Thomas avait exposé au Salon de 1833 un portrait de Pétrus Borel ainsi costumé : « Gilet rouge, habit aux larges revers pointus, gants sang-royaliste, chapeau pointu, barbe et cheveux flottants. »

Ce merveilleux portrait excitait d'autant plus l'attention qu'il avait un *cadre tricolore!!!*

Il est fâcheux que la critique d'art n'ait pas été plus développée en 1833. A part la courte analyse donnée par M. Jal, je ne trouve pas de renseignements sur le portrait, et on peut en conclure que la peinture n'était pas à la hauteur de l'encadrement.

Ce Napoléon Thomas, chanté par l'auteur des *Rhapsodies* : « A toi, Napoléon Thom, le peintre, air, franchise, poignée de cœur soldatesque », était en réalité un crayonneur médiocre, peu digne de faire partie de la bande du Bouzingot. Les pauvres lithographies dont il a « orné » le volume de vers de Pétrus Borel

1. Jal. *Salon de 1833. Les Causeries du Louvre*. Paris, Gosselin, 1833, in-8°.

ne valent que par le thème qui lui a été dicté par le poète ; la faiblesse de leur exécution fait comprendre comment Napoléon Thomas, rangé au début parmi la bande des « cœurs de salpêtre », devint plus tard un ouvrier aux gages des marchands d'estampes de la rue Saint-Jacques.

Aussi la seconde édition (fausse) des *Rhapsodies* fut-elle précédée d'un frontispice de Célestin Nanteuil ; dans cet encadrement, plus digne du poème, tout grouilla avec des alternances de noir, de blanc, d'anges, de démons, de gardes nationaux, de blagues à tabac, de têtes de mort, enfin toute la salade qu'accommodait si merveilleusement le graveur.

Une autre représentation fut donnée de Pétrus Borel par le sculpteur Jehan Du Seigneur. A part le collet d'habit à la Marat, ce n'est pas dans ce médaillon qu'il faut chercher le farouche lycanthrope¹. Le poète paya toutefois largement son sculpteur : « A toi, Jehan Du Seigneur, le statuaire, beau et bon de cœur, fier et courageux à l'œuvre, pourtant candide comme une jeune fille. Courage ! Ta place serait belle : la France pour la première fois aurait un statuaire français. »

Pétrus Borel ne paraît pas se rappeler qu'à cette même époque David d'Angers modelait avec quelque puissance les médaillons des forces intellectuelles de l'Europe ; mais David, quoique associé avec les républicains, ne descendait pas jusqu'aux bouzingots. De cœur avec les romantiques réellement puissants ses contemporains, il négligea d'introduire dans son Panthéon le personnage

Drapant sa souffrance secrète
Sous les fiertés de son manteau.

1. De ce médaillon, M. Aglaüs Bouvenne a donné une lithographie tirée à quelques exemplaires. Depuis, la Revue *le Livre*, dans le numéro d'avril 1882, a publié une bonne reproduction du profil en relief de Pétrus Borel.

Et c'est ce qui me paraît expliquer comment Jehan Du Seigneur était appelé à fournir « pour la première fois » un statuaire à la France.

On peut dire que l'art a rendu de nombreux services à la réputation de Pétrus Borel. Au portrait de Louis Boulanger, au



VIGNETTE DE GIGOUX,

pour *Champavert*, Musée national de Pétrus Borel.

frontispice de Célestin Nanteuil, il faut joindre la vignette de Gigoux pour *Champavert*.

C'est une image à sensation qui donnerait la chair de poule si le conte de *Barbe-Bleue* n'existait pas. D'André Vésale, le grand chirurgien du xvi^e siècle, Pétrus Borel fit le héros d'un de ses récits sous le nom d'Andrea Vesalius. Les galants de sa

femme, le chirurgien les tuait : par jalousie autant que par amour de la science, il se livrait sur eux à une dissection approfondie, et les squelettes bien préparés, rangés soigneusement dans une armoire, André Vésale les montrait à l'épouse coupable, qui elle-même devait à son tour être préparée anatomiquement. C'est la scène palpitante qu'a dessinée Gigoux.

Je ne veux pas perdre de temps à analyser l'œuvre de Pétrus Borel : la critique contemporaine a amassé les matériaux pour bien faire connaître l'œuvre et l'homme¹.

Un témoignage d'un contemporain ne doit cependant pas être négligé. Gabriel Laviron, rendant compte du *Champavert*, disait :

Ce livre est d'une étrange vérité : vrai dans ses passions et ses meurtres, vrai dans sa philosophie désolée et son suicide athéiste, vrai dans son rire de crâne².

Voilà des mots de l'époque précieux à collectionner, car nous n'en trouverions pas de pareils dans les dictionnaires de 1880.

Si le *Champavert* est « vrai dans son rire de crâne », on n'en peut dire autant de *Madame Putiphar*, roman qui fut annoncé pendant plus de trois ans en librairie et dont l'enfantement fut laborieux ; aussi, après une lecture de cette œuvre, le lecteur cherche-t-il le pourquoi du brouillard malsain qui pénètre et enveloppe son esprit, brouillard vraisemblablement produit par la fumée d'une lampe charbonneuse qui a éclairé les soucis d'un auteur se battant inutilement les flancs et se donnant tant de peine pour aboutir à si peu d'intérêt.

Il est un remède aux fâcheuses sensations causées par ce genre

1. Pour plus de développements touchant l'écrivain, on peut consulter : Asselineau, *Bibliographie romantique* ; Baudelaire, *Réflexions sur quelques-uns de mes Contemporains* (Œuvres complètes, t. II), et surtout l'intéressant petit volume de J. Claretie, *Pétrus Borel le Lycanthrope*. (In-18. 1865.)

2. *L'Artiste*, 1833.

d'écrits. Jetez dans un coin la *Madame Putiphar* de Pétrus Borel, et prenez en main un livre plein de calme et de science d'un érudit, son homonyme, un de ses aïeux peut-être, le fameux traité de Petrus Borellus : *De vero Telescopii inventore cum brevi omnium conspiciolorum historia, accessit etiam centuria observationum microscopicarum* ¹.

Pour rasséréner l'esprit des hommes, la science est toujours prête à ouvrir sa porte à ceux qui veulent l'interroger sur les mystères de la nature.

1. 1655. Portrait et figures.

